Jean-François BAYART, Violence et religion en Afrique

Paris, Éditions Karthala, 2018, 169 p.

Vincenzo Pace

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44531>

DOI : 10.4000/assr.44531

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 189-190

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Vincenzo Pace, « Jean-François BAYART, Violence et religion en Afrique », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 10 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44531> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44531>

Ce document a été généré automatiquement le 10 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Jean-François BAYART, Violence et religion en Afrique

Paris, Éditions Karthala, 2018, 169 p.

Vincenzo Pace

RÉFÉRENCE

Jean-François BAYART, Violence et religion en Afrique, Paris, Éditions Karthala, 2018, 169 p.

- 1 En quelques pages, Bayart a condensé très habilement ses recherches sur l'Afrique, en procédant à une analyse critique de la narration récurrente d'un continent dévasté par l'offensive jihadiste et par l'intransigeance puritaine et apocalyptique des mouvements charismatiques de matrice chrétienne. Expliquer la naissance des mouvements de lutte politique armée sur la base des motivations religieuses des acteurs collectifs est une interprétation aussi tentante que facile, bien trop facile, pour paraphraser de loin l'Humain, trop humain de Nietzsche. Il s'agit en effet d'une interprétation qui réduit la complexité des phénomènes que l'on entend expliquer, assumant de manière acritique le point de vue subjectif et idéologique des acteurs collectifs. Mais cette tentation ne se réfère pas uniquement aux différents groupes armés, qui depuis longtemps agissent sur la scène politique africaine, mais aussi à ceux qui sont apparus dans d'autres contextes religieux et culturels (du Sri Lanka au Myanmar, pour ne citer que deux milieux historiquement influencés par le bouddhisme).
- 2 Bayart entend donc démonter, pièce par pièce, la thèse selon laquelle il existe une relation directe entre religion et violence au sein des sociétés africaines, et c'est pour cette raison qu'il se pose trois questions provocatrices qui correspondent aux trois premiers chapitres de son livre : de quelle religion parlons-nous (et de quelles religions) ? de quel type de violence discutons-nous ? et, pour finir, de quelle Afrique parlons-nous ?

- 3 La prospective méthodologique que Bayart propose, de façon d'ailleurs cohérente avec ses précédentes recherches sur l'état de l'Afrique pré- et post-coloniale, est de type historico-critique, ni essentialiste ni culturaliste. Il existe une histoire des relations entre violence et religion qui est l'histoire même des rapports entre la politique et la religion, à savoir la manière dont s'est formée la classe politique qui a guidé les processus d'indépendance, ou encore celle des ressources symboliques que ces mêmes classes ont mobilisées pour arriver à ce résultat et pouvoir commencer la construction des États nationaux post-coloniaux, en affrontant le thème difficile de la formation de l'identité nationale, au sein de sociétés depuis toujours segmentées par leurs langues, leurs ethnies et leurs appartenances religieuses. C'est cette prospective analytique que l'auteur illustre explicitement dans le quatrième chapitre, tandis qu'il consacre le dernier à l'étude d'un cas, celui du mouvement nigérien Boko Haram, qu'il utilise comme une preuve pour démontrer sa thèse.
- 4 On pourrait faire cependant une objection à cette thèse. Si l'on peut être d'accord avec l'auteur sur le fait que l'action violente, dans bien des cas, au sein des mouvements politico-religieux n'est pas *in principio* religieuse, la référence à la religion semble bien intervenir dans un second temps, lorsque ces mouvements se heurtent à la violente répression des États. Si tout est vrai, le problème alors demeure : pourquoi la religion se prête-t-elle, dans le présent historique, à devenir le code sociolinguistique en mesure de communiquer une alternative possible (pour les acteurs collectifs) aux régimes au pouvoir ?
- 5 Bayart se montre tout à fait conscient de cette objection quand, dans la conclusion, il illustre les différents *genres discursifs* (ou répertoires narratifs et communicatifs) dont les religions peuvent être les matrices en fonction de la justification de l'action violente : des répertoires millénaristes à ceux des puritains, du salafisme au néopentecôtisme, du fondamentalisme qui invente une tradition aux entreprises charismatiques des nouveaux prédicateurs évangéliques. Tous ces répertoires sont cohérents avec ce que Bayart appelle la « cité culturelle », où les langages et les codes symboliques de la nouvelle offre religieuse semblent plus adaptés, dans des sociétés fortement urbanisées, au besoin individuel de pouvoir choisir de croire, non plus par tradition (familiale ou institutionnelle) mais pour changer l'ordre social existant ou encore sa condition individuelle de vie. Les différentes formes religieuses urbaines, qui se manifestent, peuvent alors déboucher aussi bien dans l'action violente que dans la recherche spasmodique d'une expérience religieuse très émotionnelle, fonctionnelle à la réussite économique et sociale individuelle.